

VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS





PIQU'AVANT BOURGOGNE

LAISSER-COURRE EN FORET DE CHATILLON SUR-SEINE

MARTINE BRUNEAU

*Seul Fanfare,
avait connaissance
d'un cerf à tête
accompagné d'un daguet*

Mardi 16 novembre 1971, forêt de Châtillon-sur-Seine

Il pleut. Une petite pluie fine qui estompe les vallons, jette une voile léger sur le sous-bois.

La voie sera bonne.

A l'abbaye du Val des Choues, nous sommes quelques fidèles, quarante au plus, à discuter de la dernière chasse, la St-Hubert, qui a vu prendre un cerf dix cors dans l'Ource.

Il est un peu moins de 11 heures lorsque nous gagnons le rendez-vous fixé au pont de Lentives, à quelques centaines de mètres de l'abbaye.

Succédant à M. Pierre Monot, jusqu'alors maître d'équipage du Piqu'Avant Bourgogne, son fils Gérard et son gendre M. François de la Gravière réunissent leurs invités pour le rapport. La quête a été pauvre, dans cette forêt pourtant si vive, et seul Fanfare, le piqueur, a connaissance d'un cerf à tête accompagné d'un daguet.

C'est donc ce cerf qui sera attaqué, quelques minutes plus tard, au lieu dit « le Val Charbon ».

Quarante chiens ont été mis à la voie. Parmi eux quelques valeurs sûres : Univers, qui malgré son âge n'a pas son pareil pour maintenir l'animal de chasse, Tolède, qui ce jour là mènera de bout en bout, mais aussi Evian, Emissaire, Ecossais, jeunes pleins de promesse.

On chasse de meute à mort.

A peine les chiens ont-ils été mis à la voie qu'ils se récrient à pleine gorge : les animaux sont lancés mais ils restent ensemble.

C'est presque tout de suite « le bien aller ».

Le plus vieux des deux cerfs est jugé troisième tête.

Ils se font battre un moment dans leur enceinte d'attaque mais avec une certaine rapidité ils sautent le goudron de la route Tézenas.

Dès lors la chasse va être menée à un train d'enfer. La meute s'étire derrière les deux animaux qui refusent toujours de se séparer. Une tête de chiens se forme qui n'a que quelques minutes de retard sur eux.

Les cerfs sautent une seconde route, filent vers le Puisaye, mais au moment où l'on pense qu'ils vont opter pour ces bois, ils décrivent une large boucle qui les ramène vers la route Tézenas. Un seul cerf, le plus grand, la saute et vient littéralement se jeter dans la queue des chiens. Quel concert !

Les chiens, qui ont tous rallié, chassent à vue l'espace de quelques minutes tandis que les veneurs et suiveurs ne comptent plus, les animaux : biches, cerf, sangliers qu'ils ont vus, se dérobant, sauter routes et allées.



Et la chasse remonte vers l'enceinte d'attaque.

Arrêtée au bord de la route, j'entends la chasse venir; deux biches traversent la futaie, puis deux autres immédiatement suivies par la meute : « ils chassent les biches ! », mais non, sous mes yeux, à moins de deux cents mètres sous bois, je vois les chiens, que Tolède emmène toujours, faire un brusque crochet. J'ai failli être dupe mais les tricolores, eux, ont dédaigné les biches et déjoué la ruse du cerf. Ils chassent comme des dieux !

Moins d'une demi-heure après j'entendrai, de loin hélas, les chiens tenir les abois, les premiers abois. Dans sa course folle le cerf a été arrêté par un grillage. On le croit sur ses fins : on s'est trompé. Il secoue les chiens et reprend sa course, dévalant les pentes, presque à découvert. Il monte en « chiquery » et on le croit parti à la Dijanne, rivière où tant d'autres avant lui ont entendu sonner l'hallali. Mais il ne va pas jusque là, revient en bordure de la route Tezenas. Pour la seconde fois, il se retourne et fait face aux chiens.

Quelques veneurs descendent de cheval : c'est trop tôt.

L'animal a repris son souffle, il repart. Mais cette fois il n'ira pas loin et c'est à quelques centaines de mètres de là, sous les yeux ébahis des ouvriers qui construisent la digue, qu'il se réfugie dans l'étang de la pisciculture.

Il est beau comme peut l'être un cerf à ce moment-là. Même si ses bois, qui trahissent l'origine Chambord, ne lui permettront pas de figurer dans la salle des massacres. Les chiens sont à l'eau derrière lui. Trois d'entre eux le harcèlent sans cesse, ignorant les coups de pieds qu'il décoche et les andouillers qui, parfois dangereusement, leur intiment l'ordre de reculer.

Et le cerf marche. Car l'étang est trop peu profond pour qu'il nage. Combien de fois n'a-t-il fait le tour de l'îlot, ce piton au milieu de l'étang. Les chiens le suivent, d'autres, galopant sur les rives, lui interdisent tout retour au bois. Tolède, las de nager, s'est assis au bord de l'étang, ne quittant pas des yeux celui qu'il peut bien appeler aujourd'hui son cerf. Insensible aux caresses, sourd aux appels, il restera là jusqu'à ce que l'animal soit mort.

Encore faut-il qu'on aille le servir.

La barque est mise à l'eau M. de la Gravière prend les rames. Fanfare en manches de chemise, à genoux à l'avant de l'embarcation, pointe sa dague.

Il lui faudra quelques longues minutes avant de pouvoir servir l'animal qui se laissera glisser dans l'eau claire.

Il est 15 h 15.

On sonne l'hallali par terre !